

même de les faire attendre. Voici ton tour maintenant, et je t'appartiens tout entier.

Mon bon ami, ta lettre m'a attristé, parce qu'elle m'a montré que tu souffres maintenant, et que tu es dans un moment de crise, qui, pour quelques-uns a mal tourné. Mais elle ne m'a pas effrayé, parce que moi-même je connais la maladie, que j'en ai souffert, puisque j'en ai guéri complètement, et que je compte au moins autant sur ton bon sens que sur le mien propre. Oui, mon ami, je me suis trouvé dans l'état que tu me dépeins, et, du reste, n'est-ce pas l'état de tous les jeunes gens de notre époque? Et même, s'il faut tout te dire, j'en ai souffert récemment encore, et je t'envoie une lettre que mon bon Olivaint m'écrivit de Grenoble, en réponse à une des miennes qui avait plus d'une analogie avec la dernière que j'ai reçue de toi. Lis cette lettre, mon ami, et si tu y penses sérieusement, elle te guérira comme elle m'a guéri. Tu verras, mon bon ami, par cette lettre, que comme toi j'éprouvai des douleurs physiques, que comme toi je me laissais aller à un découragement complet. Je suis bien revenu de toutes ces misères, et maintenant, lorsque j'y pense, je demande pardon à Dieu de m'y être abandonné si longtemps. Lorsque je cherche par une méditation sérieuse et impartiale à en découvrir la cause, je la vois avec la dernière évidence dans une imagination exaltée, dans une vanité secrète qui me faisait désirer de faire de grandes choses, et dans une faiblesse d'âme, qui reculait devant la peine et la fatigue, les conditions indispensables de notre existence d'ici-bas. Tous ces désirs de mourir, je les prenais pour des sentiments religieux, pour la noble impatience d'une âme qui brûle de s'unir étroitement avec la majesté divine, de retourner dans sa céleste patrie, dans le sein de son père;